

La dernière guerre vécue à Chatelus le Marcheix racontée par Madame Dubos

C'est en 1936 que mes parents sont venus s'installer en Creuse. En 1939, j'avais 12 ans et la vie était bien calme à Châtelus. Nous habitons alors dans la maison appartenant aux Devillechabrolle, située dans le haut du bourg. Mon père et ma mère y tenaient là, le restaurant et la salle de bal.

Je me souviens très bien du jour de la déclaration de la guerre, le 3 septembre 1939. Lorsque le tocsin sonna dans le village, mon grand-père, qui avait fait la guerre de 14/18, se mit alors dans tous ses états ; d'ailleurs je crois bien qu'il en pleurait et ma grand-mère en le regardant lui disait « chaba te Justin, chaba te ». Le garde-champêtre, le père Jabely est passé dans le bourg. Il venait annoncer la terrible nouvelle. La mobilisation de tous les hommes valides s'est alors effectuée avec résignation. Les soldats une fois partis au front, il ne restait plus dans le village que les femmes et quelques vétérans de la première guerre.

Je me souviens bien du temps de la débâcle quand de nombreux réfugiés ont afflué dans la commune : Castelmarchois d'origine et leurs enfants qui se repliaient sur leur terre natale, mais aussi, gens du Nord. Il y avait aussi des bohémiens qui vivaient un peu à l'écart. Ils sont restés tout le temps de la guerre et ont même fait souche dans le pays.

Mes parents ne disaient rien devant moi de ce qui se passait en France, mais quand ils écoutaient Radio-Londres, je les entendais commenter les événements. A Châtelus pendant cette « drôle de guerre », on vivait comme de coutume. Les femmes se sont organisées pour torréfier l'orge et en faire du café. Madame Monicaud qui était italienne nous a appris à faire des pâtes. On allait retirer les doryphores des pommes de terre pour les donner aux poules, pour leur plus grand plaisir.

En juin 1940, le jour de ma communion, lorsque je suis sortie de l'église, j'ai vu plein de soldats devant la gendarmerie ; il y en avait partout. Ils étaient plus d'une centaine à fuir, pris en chasse par les avions italiens. Pour les accueillir à Châtelus, on avait organisé un cantonnement dans la salle de bal de chez mes parents.

A l'école, nous étions une centaine d'enfants. Parmi ceux-ci, il y avait un grand nombre de petits réfugiés. Ils étaient logés dans les fermes aux alentours, à Tournaud, aux Côtes, au Chataignaud, à la Clupte

En décembre 1940, après l'armistice, il a été décidé de ramasser tous les fusils dans le pays. Les chasseurs devaient ramener leur matériel à la mairie. Le 16 du décembre, les gendarmes sont arrivés à la maison et se sont adressés à mon père en lui disant : « on vient chercher votre fusil et on vous emmène » ; cela a jeté un froid parmi nous. Il faut savoir qu'en cette fin d'année, la municipalité de Chatelus avait été suspendue et remplacée par une délégation spéciale ne comportant que des Vichystes sûrs. C'est ainsi que mon père, connu comme étant communiste, fut incarcéré, en même temps que messieurs Cheneraille et Gaucher, dans le camp de Saint Germain les Belles en Haute Vienne ; il sera libéré en février 1941.

A Châtelus, on avait monté une troupe de théâtre, on se réunissait entre copains et copines et on jouait au furet ; on faisait des charades ; on donnait des représentations et avec l'argent qu'on récoltait, on envoyait des colis aux prisonniers. Il y avait aussi quelques bals. On allait en pèlerinage à Sauvagnac en gazogène et à Saint Goussaud pour piquer le petit bœuf. Voilà

c'étaient nos grandes sorties. On souffrait moralement le quotidien de la guerre moins physiquement, à part la pénurie de chocolats, de sucre, d'huile et de pain.

Nous étions bien au courant des évènements qui se déroulaient dans le pays. Mon père se fâchait souvent avec mon grand-père à propos de Pétain qui était en général bien accepté par la population: en effet, les gens en avaient tellement marre de la guerre que beaucoup d'entre eux voyaient d'un bon œil la fin des hostilités : Le traumatisme de la Grande Guerre qui entraîna la mort de nombreux jeunes était trop proche pour être oublié ; ils ont donc pensé que cet armistice de juin 1940 était bon pour le pays. Dans ce contexte historique, Pétain avait pour un grand nombre de personnes l'image d'un sauveur... A l'école, les instituteurs faisaient chanter aux enfants « Maréchal, nous voilà ! », propagande de l'Etat de Vichy pour glorifier Pétain. Mais à Chatelus, par contre, on n'était pas trop d'accord pour entonner cet hymne en classe.

Voilà donc mes souvenirs des années 1939/1941 à Chatelus. Il faut dire que les femmes n'ont pas été trop malheureuses pendant cette période. Elles allaient de temps en temps à vélo au moulin de la Planche, du côté des Billanges, pour chercher de la farine et à Saint Sulpice Laurière, de la laine. Les poules ne pondaient pas, les vaches ne donnaient plus de lait et cette prétendue pénurie faisait monter les prix pour le bonheur de certains; on envoyait de la viande à Paris. La population de Châtelus, en majorité paysanne, se nourrissait correctement des produits de la terre.